



Hilda Doolittle

Le Don

Traduit de
l'anglais (États-Unis)
par **Claire Malroux**

Fictions

des femmes
Antoinette Fouque

LE DON

Titre original : *The Gift*
© 1941, Hilda Doolittle

© 1988, *des femmes*-Antoinette Fouque pour la traduction française.

© 2024, *des femmes*-Antoinette Fouque pour l'édition de poche
33-35 rue Jacob, 75006 Paris
www.desfemmes.fr

PDF : 978-2-7210-1286-9
PNB PDF : 978-2-7210-1288-3

HILDA DOOLITTLE

LE DON

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Claire Malroux

des femmes
Antoinette Fouque

CHAMBRE NOIRE

Il y avait une fille qui était morte brûlée vive à l'institution, comme on appelait l'ancienne école dont notre grand-père était le directeur.

Pendant longtemps, on a cru qu'on avait deux pères, papa et papalie, mais les enfants d'en face ont dit que papalie était notre grand-père. « Non, a-t-on répondu, c'est notre papalie. » Mais Ida, notre amie dévouée qui faisait la cuisine et nous lisait les contes de Grimm le soir avant qu'on s'endorme, a dit que si, papalie était notre grand-père, les gens avaient un grand-père, parfois ils en avaient deux. Notre autre grand-père était mort, c'était le père de papa, a-t-elle expliqué. Quant à la fille qui était morte brûlée vive, c'est parce qu'elle portait une crinoline. Les bougies du sapin de Noël étaient allumées, à l'extrémité d'un des longs couloirs : ses ruchés ou ses rubans avaient pris feu, et elle était enfermée dans un grand cerceau.

Les autres filles forment un cercle. Il y a maman, qui est une enfant toute petite, tante Laura, plus âgée qu'elle de deux ans, la plus jolie, disait maman, et tante Agnès dans sa longue robe, qui, sur les daguerréotypes et les vieilles photographies, avait l'air d'être la jeune mère des deux petites filles et des trois garçons, nos oncles.

Mamalie s'était mariée deux fois ; un tableau représentait un membre de la famille de tante Agnès, coiffé d'une perruque et portant une épée, il avait été à la cour du tsar Alexandre, en Russie : c'était il y a longtemps. Les enfants de tante Agnès étaient des jeunes gens, comme des oncles presque. Il y avait eu huit enfants en tout ; cinq avaient grandi. Il y avait eu une petite fille. Dans notre concession, au cimetière de Nisky Hill, il y avait une petite fille qui était notre sœur et une autre petite fille qui était l'enfant de la Dame que papa avait épousée en premier. La fille en crinoline n'était pas une parente, ce n'était qu'une des nombreuses filles de l'institution au temps où papalie y était, elle avait crié et papalie s'était précipité vers elle, papalie l'avait enroulée dans une couverture, mais elle hurle et hurle et à cause du cerceau on ne peut pas arracher ses vêtements.

« Pourquoi pleurez-vous ? » C'est maman et son frère cadet, le petit Hartley. Mamalie les trouve blottis dans le tournant de l'escalier, sous la grosse horloge que son père avait fabriquée lui-même.

– C'est une horloge de grand-père¹, disait-on fièrement, c'est le père de mamalie qui l'a fabriquée.

– Alors c'est *vraiment* une horloge de grand-père, a déclaré une visiteuse qui n'était pas de la ville. Dans son curieux accent traînant, on a senti de l'indifférence, et même de l'irrévérence. N'y avait-il pas de quoi être fiers que le père de mamalie ait fabriqué des horloges ? Nous, on en était très fiers. Le père de mamalie avait même été invité à aller chanter à Philadelphie dans un grand office avec des chœurs ; il élevait des abeilles et il jouait du trombone à l'office de Pâques dans le vieux

¹ Le terme de *grandfather clock* désigne en anglais une horloge de parquet. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

cimetière quand on récitait *Le Seigneur est ressuscité* et qu'on regardait le soleil avancer sur les tombes.

« Pourquoi pleurez-vous ? », c'était maman et le petit Hartley, ce n'était pas Hilda et le petit Harold. Hilda et le petit Harold ne se réfugiaient pas sous l'horloge pour pleurer, mais c'était la même horloge.

« Pourquoi pleurez-vous ? »

Maman, qui était l'aînée, avait répondu : « On pleure parce que Fanny est morte. » Mamalie riait quand elle nous racontait l'histoire de maman et d'oncle Hartley blottis sous l'horloge qui était devenue notre horloge à nous, dans notre maison, c'était notre arrière-grand-père qui l'avait fabriquée, il élevait des abeilles et on l'avait invité à aller chanter à Philadelphie, et même dans un théâtre ou un opéra.

– Ils pleuraient, expliquait mamalie quand on s'étonnait de la voir rire, parce que Fanny était morte.

– Mais qu'est-ce que ça a de drôle ?

– Eh bien, ce n'était pas possible qu'ils se souviennent de Fanny. Quand elle est morte, Hartley n'était pas encore né et votre maman n'était qu'un bébé, comment aurait-elle pu se souvenir d'elle ?

Ça me laissait perplexe. Maman avait pleuré à cause de Fanny. Pourquoi mamalie trouvait-elle ça drôle ? Mamalie ne semblait pas penser à Fanny, maman ne parlait pas souvent de la petite Édith et on gardait le silence sur l'autre petite fille. Ida a dit qu'il valait mieux ne pas partager les fleurs qu'on apportait sur la tombe d'Édith, le jour de son anniversaire en avril, avec les autres, avec la Dame et Alice. On sentait vaguement que ce n'était pas juste mais il y avait des choses qu'on ne comprenait pas.

On avait réparti également les pensées destinées à Édith sur sa tombe et sur la tombe jumelle d'Alice et puis on en avait prélevé quelques-unes pour la Dame

qui n'était pas notre mère mais celle des deux hommes (à nos yeux), nos frères, qui achevaient leurs études à l'université, de l'autre côté du fleuve : ils s'appelaient Éric et Alfred. Mais Ida a dit que les fleurs étaient pour Édith et que « ça ferait de la peine à votre maman ». On ne voyait pas pourquoi, mais comme on nous avait envoyés avec un panier rempli de pensées et de boutons de pâquerettes roses et blancs à mettre sur la tombe d'Édith, on a ramassé les pensées et les pâquerettes sur les pierres plates des autres tombes pour les rendre à Édith. Et puis il y avait Fanny, elle était difficile à trouver dans le coin encombré occupé par les autres enfants de mamalie et de tante Agnès. Il y avait Élisabeth Caroline, par exemple, le premier bébé de tante Agnès et d'oncle Will. Mais Fanny, parmi tous, était devenue un mythe, elle était passée en proverbe dans la famille. « Pourquoi si triste, Hélène ? » demandait mamalie. Alors maman répondait, trop vite peut-être, d'une voix un peu trop forcée, la phrase attendue : « Vous savez bien pourquoi, mimmie. Je pleure parce que Fanny est morte. » Et elles riaient toutes deux.

J'avais apparemment hérité de cette sensibilité. J'étais l'héritière. Pour les garçons, et Dieu sait qu'ils étaient nombreux – mes deux frères et le bébé à venir, mes deux demi-frères, mes cinq grands cousins Howard, sans parler des tout-petits, Tootie, Dick et Laddie (qui avec leurs parents, notre oncle Hartley et notre tante Belle, habitaient la maison voisine de la nôtre dans la rue de l'Église) –, Fanny ne comptait pas. Le petit Hartley n'avait pleuré que parce que sa toute jeune sœur aînée pleurait. Pour moi, Fanny comptait. Et elle était morte. J'avais hérité Fanny de maman, de mamalie si l'on veut, mais de Fanny j'avais hérité. Étais-je alors Frances² revenue à la vie ? Dans ce cas, je serais la propre

²Fanny est le diminutif de Frances.

filles de papalie puisque papalie s'appelait Francis ; je serais comme maman ; en un sens je serais maman, j'aurais des sœurs importantes et des frères seulement à titre de décent contrepoids. Pourquoi étaient-ce toujours les filles qui mouraient ? Pourquoi Alice était-elle morte et pas Alfred ? Pourquoi Édith et pas Gilbert ? Je ne pleurais pas parce que Fanny était morte, mais j'avais hérité de Fanny. Maman pleurait (elle que je n'avais vue pleurer que rarement) parce que Fanny était morte, maman avait pleuré. Moi je ne pleurais pas. Les pleurs étaient figés au-dedans de moi, mais c'étaient les miens, c'étaient mes pleurs. Il y avait Alice, ma demi-sœur, Édith, ma sœur, et j'étais la troisième de ce trio, de ces trois Parques, ou peut-être était-ce Fanny. Le don était là, mais la manifestation du don était ailleurs.

Elle était ensevelie dans le sol. Dans des pays plus anciens, on ramenait au jour des fragments de marbre après de longues années. Sur ces autels, on avait déposé des fleurs, des pensées sauvages, des lauriers, des roses. Et donc on déposait, suivant la saison, des pâquerettes, des roses et des pivoines sur les autels du vieux cimetière aux dalles horizontales ou du cimetière récent où les plus vaniteux des nouveaux venus dans notre ville faisaient ériger des colonnes artificiellement brisées autour desquelles s'accrochait un lierre sculpté. Ils clôturaient leurs petites concessions personnelles avec des pierres blanches ou des grilles basses pourvues de chaînes car, pour ces nouveaux venus, la mort était une affaire privée et personnelle, à la différence des premiers Frères moraves qui reposaient, plus ou moins dans l'ordre de leur disparition, sous de petites dalles semblables par leur régularité et leur symétrie à des dominos sur un tapis vert.

À l'école il y avait mademoiselle Hélène. Il y avait la leçon sur le Castor : le panneau sur le Castor était

accroché au mur à côté du dessin noir et blanc représentant l'Esquimau et sa maison de neige. L'Esquimau habitait une maison de neige assez semblable à celles qu'on essayait de construire, sauf qu'on ne réussissait jamais à les arrondir correctement ou, si elles atteignaient une certaine dimension, à faire tenir le toit. Il y avait mademoiselle Hélène. Il y avait la carte qu'elle avait découpée dans du papier d'emballage et, collé dessus, le chameau que j'avais donné. On apportait des images, découpées parmi les réclames au dos des magazines. Mademoiselle Hélène choisissait celles qui convenaient à sa carte d'Afrique en papier d'emballage, elle collait l'animal ou le palmier à sa place sur la carte. Il y avait une oasis : c'était, disait-elle, une île dans le désert.

Il y avait des Égyptiens qui vivaient sur les bords du fleuve. Ils construisaient de petites maisons pour y vivre quand ils seraient morts. Dans ces maisons souterraines ils entassaient du mobilier, des chaises, des tables, des coffrets, des bocaux et même de la nourriture. Du blé prélevé dans un tombeau (où il était enseveli depuis des milliers d'années) poussait lorsqu'on le plantait. Le grain poussait, comme ces graines de maïs jaunes qu'on posait sur un morceau de gaze de moustiquaire tendu sur un verre. On coupait les brindilles nues des marronniers, et les feuilles s'ouvraient, bien avant que le vert fasse son apparition sur les branches. Les arbres, dehors, bordaient l'allée pavée qui montait de la rue de l'Église vers l'école en longeant l'église et la maison des morts (comme on appelait la salle mortuaire).

Florence disait qu'une des Sœurs reposait dans la maison des morts, mais on ne pouvait pas la voir. Les fenêtres étaient trop petites et trop hautes, mais Florence disait que Mélinda lui avait dit que Nettie avait dit qu'il y avait une Sœur dans la maison des morts. Elle reposerait là jusqu'à ce qu'on la transporte au vieux cimetière ou

plutôt à Nisky Hill, car le vieux cimetière était archiplein. Le long de sa clôture, on voyait des tertres sans pierres tombales, c'étaient les soldats, gris et bleu, qui étaient morts dans l'ancienne école au temps où papalie y était, pendant la guerre de Sécession. On les emmenait dans des fourgons vers les hôpitaux de Philadelphie, mais s'ils étaient trop faibles ou sur le point de mourir, on les laissait à l'institution, couchés en rang dans les lits occupés par les filles avant que l'école ait été transformée en hôpital pour les soldats de Gettysburg. Pendant la guerre d'Indépendance, on avait déjà mis là des soldats blessés.

Papa avait été soldat et le père de Florence aussi. Papa n'avait que dix-sept ans ; il avait prétendu qu'il en avait dix-huit. Son frère Alvin et lui étaient partis à la guerre et Alvin était mort de la typhoïde. Papa aussi avait eu la typhoïde. Il racontait que sa mère pleurait à son retour. Elle disait : « Oh, je croyais que c'était Alvin qui revenait. » Papa ne nous a jamais raconté grand-chose sur lui-même, sinon que sa mère avait été déçue en découvrant que c'était Charles, et non Alvin, qui était revenu de la guerre de Sécession.

Papa allait observer les étoiles la nuit. Il les mesurait ou il mesurait quelque chose, on ne savait pas au juste quoi. Ce que papalie faisait avec son microscope sur la table de son bureau, on pouvait le voir. Mais quand papa nous emmenait dans sa petite maison à dôme – un dôme comme celui que les Esquimaux construisent au-dessus de leurs huttes de neige – et qu'on demandait à regarder dans son télescope, il répondait qu'on ne verrait rien. De jour, on ne pouvait pas voir ce qu'il voyait ou cherchait à voir. Papa consultait un thermomètre et il ouvrait ou fermait un volet (on tirait sur des cordes pour l'ouvrir) dans le toit arrondi, dans le dôme de sa petite maison, bâtie plus haut dans les montagnes,

au-dessus des bâtiments de l'université, de l'autre côté du fleuve. Si on insistait pour qu'il nous laisse regarder, il nous laissait regarder, mais c'était comme il avait dit : il n'y avait qu'un éclat blanc et rien à voir et ça faisait mal aux yeux. Ce serait trop tard pour aller là-bas la nuit, disait-il, et la nuit, de toute façon, il était occupé.

Je ne peux pas dire qu'un lien se soit établi en pensée – non, c'était impossible – entre un des contes de fées que nous lisait Ida, *Barbe-Bleue*, et notre bon père. Il y avait dans ce conte un homme appelé Barbe-Bleue qui assassinait ses femmes. Comment se faisait-il qu'Édith, Alice et la Dame (la mère d'Alfred et d'Éric) soient toutes apparentées à papa et qu'elles se trouvent au cimetière ? Non, évidemment, je n'allais pas jusqu'à faire le rapprochement.

– Mais pourquoi l'appelait-on Barbe-Bleue ? demandais-je à Éric, qui prenait le temps de répondre à des questions auxquelles d'autres ne pouvaient pas ou ne voulaient pas répondre. C'était parce que sa barbe était bleue ?

– Non, répondait Éric, c'est simplement une façon de dire qu'il avait une barbe très noire.

Papa avait une barbe noire. (Quelques années après, elle devait blanchir, presque du jour au lendemain, mais cela vient plus tard.) Il y avait donc un homme avec une barbe noire et une femme ou plusieurs femmes mortes, il y avait Édith et Alice et la Dame dont le nom, gravé sur la pierre, était, nous avait dit Ida (« mais ne posez pas de questions à votre mère »), Martha. Le nom de Martha était gravé sur une pierre, celui d'Alice était gravé et celui d'Édith. Mon nom était Hilda. Papa avait trouvé ce nom dans le dictionnaire, disait-il. Il avait parcouru du doigt les noms à la fin du dictionnaire, son doigt s'était arrêté sur Huldah et puis était remonté d'une ligne sur Hilda. Qu'aurais-je été, qui aurais-je été, si l'initiale de mon

nom s'était trouvée au début et s'il avait mis le doigt sur Alice ? Avait-il mis le doigt sur Alice ?

Chaque soir, si les étoiles brillaient, papa quittait la maison « comme un voleur », ainsi qu'il avait coutume de dire, « ou un astronome ». Si les étoiles brillaient – Ô Dieu des étoiles, fais que les étoiles brillent – alors maman allumait la lampe au centre de la table ronde du salon et disait à Gilbert, à Harold ou à Hilda : « Prends cette pile de livres, veux-tu, ne les laisse pas tomber et mets-les sur le piano ; non, le piano est ouvert, c'est trop haut pour toi, non, pas par terre, on ne met pas des livres par terre, non, pas sur le fauteuil – ici », et elle les lui reprenait pour les entasser sur d'autres livres en haut de la bibliothèque qui était dans l'angle.

Il y avait le coucou qui sonnait (trop tôt) huit heures, l'heure d'aller au lit. Il y avait le secrétaire dans l'angle, dont l'un des tiroirs renfermait une petite boîte contenant une certaine espèce d'œufs, on ne savait pas très bien laquelle. « Mais ils ne vont pas éclore maintenant », avait dit papalie. Maman pensait que ce pouvaient être des œufs dangereux, des œufs de serpent.

– Mais s'ils ne vont pas éclore, maman, pourquoi ne les jettes-tu pas ?

– Oh, donne-moi cette boîte, je t'ai dit de ne pas toucher à cette boîte.

– Mais tu as dit, papalie a dit, qu'ils n'écloiraient pas, je peux les jeter dans le jardin ?

– Non, non.

– Pourquoi ?

– Ils pourraient éclore.

– Je croyais que tu avais dit, que papalie avait dit, qu'ils n'écloiraient pas maintenant.

– Il a dit qu'il *pensait* qu'ils n'écloiraient pas.

– Alors ils pourraient éclore – ils pourraient éclore là, dans le secrétaire ?

– Non, non, non – pose cette boîte. Ne la secoue pas.

– Mais je croyais que tu avais dit...

Papalie avait un alligator dans son grenier, dans un bassin entouré d'un épais grillage, mais, de toute façon, « vous les enfants vous ne devez plus monter là-haut ».

– Mais puisqu'il dort !

Mamalie nous racontait que quelqu'un qui connaissait papalie lui avait envoyé de Floride, dans une boîte de cigares, deux alligators de la taille d'un gros lézard. Ils étaient enveloppés dans de la mousse de Floride. Ils s'appelaient Castor et Pollux. Un était mort, on l'avait verni et monté sur un panneau, il était accroché au-dessus du canapé glissant garni de crin dans le bureau de papalie.

Une fois, une tarentule était tombée d'un régime de bananes chez monsieur Luckenbach, l'épicier au coin de la rue. Monsieur Luckenbach l'avait attrapée dans une boîte à chaussures et avait couru chez papalie pour lui demander ce que c'était. Tout le monde apportait ce genre de chose à notre grand-père parce qu'il avait un microscope : il les examinait, il dessinait des branches de mousse qu'on ne pouvait pas voir. Il les plaçait sur une plaque de verre, ou bien il pressait entre deux plaques une goutte d'eau d'un flacon qu'il avait rapporté d'expéditions dans la montagne. C'étaient (on en a eu l'explication en son temps) des algues d'eau douce, une sorte de mousse, invisible (pour la plus grande partie) à l'œil nu. La prunelle de mes yeux. Il était l'œil nu, il était la prunelle des yeux de Dieu. Il était pasteur, il lisait des passages de la Bible, il disait *Je suis la lumière du monde* quand les portes s'ouvraient tout au fond de l'église et que les Sœurs en coiffe et tablier apportaient les plateaux de bougies en cire d'abeille allumées, tandis qu'à la tribune oncle Fred jouait très doucement *Sainte Nuit*.

Quand maman pliait le dessus de table brodé pour le poser sur les livres, il se pouvait qu'elle sorte le jeu de jonchets ou qu'elle sorte une boîte contenant un fer à cheval, un aimant qui attirait de petites parcelles de fer en formant des dessins. Mais il se pouvait aussi qu'elle renverse la boîte en carton remplie de carrés jaunes et dise : « On va jouer aux anagrammes. Gilbert, il faut que tu nous aides à présent. »

Il n'y avait pas un seul mot dont je connaissais l'orthographe, pas un seul, pas même le mot « r-a-t », mais en me frayant un passage jusqu'à Gilbert et en m'agrippant au bord de la table, j'arrivais de temps en temps à choisir une lettre ; parfois, pas très souvent, c'était la bonne.

« Mimmie, il a écrit un mot », annonce maman avec une grande fierté à mamalie, notre grand-mère, ou si c'est à tante Jennie : « Regarde, Jennie, il a écrit "l-o-u-p" », mais Jennie refuse en disant : « "l-o-u-t" ne veut rien dire à ma connaissance. Sœurette saurait reconnaître un *t* d'un *p* si toi tu en es incapable, mon petit Gilbert », et on pouvait peut-être même constater que, miraculeusement, une queue avec une boule ronde, noire sur le carré de carton jaune, était d'une certaine manière toute seule et me regardait, aux côtés de tante Jennie.

C'était un jeu, une façon de créer des mots à partir d'autres mots, mais c'était aussi à la lettre, si on peut dire, un enchantement. Le coucou ne sonnerait pas, il ne pouvait pas sonner, parce que le monde s'était arrêté. Il ne s'était pas figé dans le temps, il était pareil à l'une de ces gouttes d'eau que papalie avait ramenées dans un bocal des montagnes ou d'une expédition aux gorges du Delaware. C'était une goutte de vie vivante et éternelle qui trouvait ici sa perfection, c'était la vie dans sa plénitude, une vie qui n'était pas destinée à sécher dans

la mémoire comme la mousse pressée – papalie pressait de la mousse lui aussi. Mais il y avait une différence entre la mousse pressée de papalie et les choses qui brillaient dans l'objectif en cristal de son microscope, sur la plaque de verre qui un instant plus tôt était vide, qui n'était que deux morceaux de verre, pareils à de petits verres vides de lanterne magique, collés ensemble.

Quand papalie nous soulevait à tour de rôle sur une chaise où on s'était mis à genoux, à côté de sa table de travail, on voyait que c'était vrai, ce qu'il disait, on voyait que là où il n'y a rien, il y a quelque chose. On voyait qu'une goutte d'eau vide déployait des branches, d'un vert vif ou vermillon, qui ressemblaient par la forme tantôt à une branche de sapin de Noël, tantôt à une pivoine écrasée, tantôt à une quantité de minuscules perles de verre vertes enfilées sur une tige épaisse.

Ils avaient tant à nous donner, papa, papalie et le vieux père Weiss, le père de notre grand-mère, ainsi que l'avait appelé affectueusement toute la ville. Il y avait les autres avant eux, qui remontaient au commencement de l'Amérique et à avant l'Amérique, mais voilà... aucun de nous n'était « doué », disait-on.

– Quoi... que voulez-vous dire ?

– Mais on ne veut pas... on ne veut rien dire.

Mais ils voulaient dire quelque chose. Aucun de nous, à leurs yeux, n'était marqué par cette chose étrange qu'ils appelaient un don, cette chose qu'oncle Fred avait possédée dès le début, cette chose dont papalie (disaient-ils) n'était pas sûr, si bien qu'on avait placé oncle Fred dans un drugstore. Un garçon de courses qui se cache sous le comptoir avec des morceaux de musique d'église qu'il a dérobés ne faisait pas un très bon employé de drugstore. Papalie avait ainsi mis à

l'épreuve le don que possédait oncle Fred. Nous, on ne possédait pas de don à mettre à l'épreuve.

Mais d'où tenait-il ce don, qu'il possédait comme par enchantement ? Pourquoi maman n'avait-elle pas attendu pour nous enseigner la musique comme à oncle Fred lorsqu'il était petit ? Maman avait donné toute la musique à oncle Fred, voilà ce qu'elle avait fait. C'est pourquoi on ne possédait pas le don, parce que c'était maman d'abord qui était musicienne, et puis elle avait enseigné la musique, disait-elle, à oncle Fred ; elle l'avait donnée, elle avait donné le don à oncle Fred, elle aurait dû attendre pour nous le donner à nous. Mais apparemment il y avait d'autres dons.

– Comment, oncle Hartley ?

– Il y a des gens qui dessinent, on peut dessiner, écrire un livre ou des choses comme ça. Il n'y a pas que la musique qui soit un don. Tous les artistes sont des gens doués.

– Est-ce qu'oncle Fred est un artiste ?

– Oui, je suppose. Oui, bien sûr que Fred est un artiste.

– Mais un artiste est quelqu'un qui a une boîte de peinture et un grand chapeau ?

– Non, un artiste est quelqu'un qui... eh bien, il peut dessiner ou peindre ou écrire un livre ou même faire d'autres choses.

– Quoi, par exemple ?

– Eh bien, je ne sais pas, moi – on peut être artiste par tempérament. On pourrait dire, je suppose, que votre tante Belle est artiste.

– Alors les dames peuvent être comme les hommes ?

– Comment ça ?

– Est-ce qu'elles peuvent écrire un livre comme tu as dit ?

– Oui, bien sûr, les dames écrivent des livres, il y a des quantités de dames qui écrivent de très bons livres.

– Comme Louisa M. Alcott ?

– Oui, comme Louisa Alcott et comme Harriet Beecher-Stowe.

– Qui est-ce ?

– C'est l'auteur de *La Case de l'oncle Tom*, tu as bien vu le défilé et la pièce, non ?

On avait vu l'oncle Tom. Il était assis sur un banc devant une cabane en bois tirée dans un chariot. La cabane en bois était sa case, on nous avait dit que le livre s'appelait *La Case de l'oncle Tom* et que la pièce qu'on nous emmènerait voir, dans un vrai théâtre, de l'autre côté du fleuve, s'appelait aussi comme ça, mais c'était le livre ou c'était une histoire vraie, au début, qui l'avait inspirée, parce que l'oncle Tom était un vrai nègre dans une vraie plantation. *Loin, loin en descendant le fleuve Suwanee*.

C'était avant la guerre de Sécession. Cette guerre avait eu lieu il y a longtemps quand papa avait dix-sept ans, bien qu'il ait prétendu qu'il en avait dix-huit pour pouvoir s'enfuir en Indiana avec son frère Alvin et aider à libérer les esclaves.

Les esclaves étaient liés par une corde et ils marchaient attachés ainsi tous ensemble, portant des pantalons déchirés et de vieilles chaussures ou pas de chaussures du tout, et un homme avec un grand chapeau et un fouet faisait claquer son fouet au-dessus d'eux, mais Ida a dit qu'il ne leur faisait pas vraiment mal, c'était simplement pour montrer comment Simon Legree (c'était son nom) menait les pauvres esclaves aux champs de coton, dans le Sud.

Il y avait quelqu'un sur la glace avec un bébé, mais le bébé, a dit Ida, était une poupée, et la glace n'était pas de la vraie glace parce que c'était l'été et qu'elle aurait

José Corti

Trilogie, trad. Bernard Hoepffner, 2011

Hélène en Égypte, trad. Jean-Paul Auxeméry, 2022

Ypsilon

Vale Ave, trad. Étienne Dobenesque, 2016

Amour d'hiver, trad. Étienne Dobenesque, 2017

LE DON

Dans ce récit autobiographique, H.D. laisse parler et écrire Hilda, la petite fille qu'elle a été. Mots magiques, refrains de cantiques, souvenirs de conversations d'adultes entendues ou chuchotements surpris, consonances venues de langues inconnues constituent le sol où naît la future écrivaine. Un père astronome, maître des étoiles et du feu, et, du côté de la mère, un don musical, « le » don mystérieux dont Hilda est si curieuse : le possède-t-elle et se transmet-il ? C'est ce secret qui précède toute naissance que Hilda Doolittle tente ici de décrypter.

Le Don fait partie du cycle autobiographique de H.D. mais demeure une œuvre en soi.

Hilda Doolittle, dite H.D., est née en 1886 aux États-Unis. Amie d'Ezra Pound et de D.H. Lawrence, elle est l'une des poétesses les plus importantes de son époque. Elle a également écrit des œuvres en prose et plusieurs romans autobiographiques. En 1934, elle se rend à Vienne pour consulter Freud et rédige l'ouvrage *Tribute to Freud* (1956), réédité par les éditions *des femmes*-Antoinette Fouque sous le titre *Pour l'amour de Freud* (2010). La maison d'édition a également publié le cycle autobiographique *Hermione* (1986), *Dis-moi de vivre* (1987) et *Le Don* (1988), aujourd'hui réédité au format poche.

Couverture :

Hilda Doolittle avec sa fille Perdita, 1919

© Droits réservés, bibliothèque

Beinecke, université de Yale, États-Unis